

## Attention : zones de turbulence

*Les Saints Martyrs canadiens. Vol. II Le martyre d'Isaac*  
*Jogues par Jérôme Lalemant de Guy Laflèche, Laval, Éditions*  
*du Singulier, 1989, 330 p.*

Pierre Berthiaume

Number 55, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39139ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Berthiaume, P. (1989). Review of [Attention : zones de turbulence / *Les Saints Martyrs canadiens. Vol. II Le martyre d'Isaac Jogues par Jérôme Lalemant de Guy Laflèche, Laval, Éditions du Singulier, 1989, 330 p.*] *Lettres québécoises*, (55), 48–49.

# ATTENTION : ZONE DE TURBULENCES

**Les Saints Martyrs canadiens.**  
Vol. II. *Le martyre d'Isaac Jogues par Jérôme Lalemant* de Guy Laflèche, Laval, Éditions du Singulier, 1989, 330 p.

Le projet de Guy Laflèche se veut totalitaire : «se donner le plaisir de tout savoir sur les saints Martyrs canadiens» (tome I, p. 9). L'auteur entend interpréter toutes les informations connues sur le sujet et, par là, proposer une étude d'ensemble du phénomène. Le moyen? Éditer les «relations» des martyres d'Isaac Jogues (tome II), de Jean de Brébeuf (tome III) et de Charles Garnier (tome IV), le tout, encadré par une présentation critique du «mythe» des saints martyrs (tome I), et une synthèse sur la question (tome V). Sur le plan concret, cela signifie, dans le cas du volume qui nous intéresse ici, une édition critique de la «relation» du martyre d'Isaac Jogues par Jérôme Lalemant avec protocole d'édition arrêté et appareil critique généreux.

Expédions la cuisine du texte, le protocole d'édition. Laflèche a choisi de reproduire l'«orthographe du XVII<sup>e</sup> dans la graphie du XX<sup>e</sup> siècle» (p. 104). En pratique, cela signifie qu'après étude statistique de l'occurrence orthographique des termes dans les deux «relations» de Paul Ragueneau sur les martyres de Jean de Brébeuf et de Charles Garnier, Laflèche a décidé d'uniformiser l'orthographe des mots en fonction du cas le plus fréquent (choix de «baptisme», plutôt que «baptême», par exemple, parce que le premier apparaît 13 fois dans les deux textes de Paul Ragueneau, le second, 5 fois). On peut certes chercher querelle à Laflèche à ce sujet (l'idée de limiter l'analyse statistique aux deux «relations» de Ragueneau et de ne pas inclure celle de Jérôme Lalemant peut être discutable, par exemple), mais au moins sa décision attelle le mérite de donner aux textes une cohérence sur le plan de leur présentation. Sur la question des variantes, à partir du moment où l'exposition des variantes orthographiques et graphiques devient inutile après la normalisation du texte, Laflèche a décidé de



produire les références du texte édité (exemplaires retenus et autres versions, s'il y a lieu), la liste des «textes inclus» dans la version retenue (apports extérieurs intégrés par l'auteur de la «relation» et reconnus pour tels) avec la liste de leurs versions, et les «textes sources», soit les textes utilisés par l'auteur pour écrire le sien, encore ici avec la liste de leurs versions (p. 128). À ces textes de référence, s'ajoute la liste des textes contemporains de l'auteur que ce dernier n'a pas utilisés (p. 129), mais qui servent à Laflèche à commenter le discours de Jérôme Lalemant.

Toutefois, l'intérêt pour le lecteur se trouve ailleurs. Dans l'annotation, plus précisément dans la pertinence de l'analyse qu'elle renferme. Deux exemples. Laflèche observe que l'authenticité du discours de Lalemant repose sur l'absence de temps pour rédiger le texte, ce qui confère à celui-ci le «caractère brouillon et l'apparence négligée d'une improvisation» (p. 15). Pertinence de l'analyse aussi lorsque Laflèche signale que Lalemant n'écrit pas de Simon Piescaret qu'il est «réconcilié à l'Église» (p. 38) et qu'il n'en fait pas un «héros chrétien», tout simplement parce que cette «réconciliation» est de trop fraîche date (note 27, p. 162-163). Toujours aussi finement, Laflèche étudie la composition du texte et la distribution des séquences de l'aventure. Cela lui permet de montrer comment Lalemant donne à l'assassinat politique de René Goupil une dimension religieuse (notes 5 et 12,

p. 204-205 et 208). Laflèche sait faire parler le texte et, par conséquent, lui faire exsuder tout ce dont il est porteur. Pour preuve, l'analyse de la dégradation de la situation du père Jogues au sein du groupe qu'il accompagne à la chasse, au début de l'hiver 1642. On assiste alors au choc de deux cultures, incompréhensibles l'une à l'autre (note 4, p. 218-221).

Ces analyses ne sont possibles que parce que Laflèche possède une solide connaissance du dossier. Il est rare qu'il doive reconnaître son ignorance sur un sujet (je n'ai relevé que deux cas). Au contraire, sans cesse Laflèche éclaire le texte de la «relation» : comparaison de la rhétorique particulière de Lalemant avec celle des autres relationnaires (note 4, p. 152), distinction des modes de pensée entre le «quiétisme» de Lalemant et le rigorisme fondé sur la «spiritualité de la croix» de Jogues (p. 17)...

Cette connaissance du dossier permet même à Laflèche de compléter le discours de Lalemant. Ne produit-il pas des informations fort utiles sur la mission huronne (note 15, p. 153-154) ou sur les «conseils» iroquois, au cours desquels a été décidé le sort des prisonniers (note 84, p. 197-198)? Ces apports, tout longs qu'ils paraissent parfois, n'ont jamais pour but un étalage pédant de culture. Ils permettent toujours une meilleure intelligence du texte. À la vérité, c'est à une lecture croisée que nous invite Laflèche. Il s'agit de lire le texte de la «relation» de 1647 en regard des sources utilisées par Jérôme Lalemant et à la lumière des informations connues sur les missions des Jésuites, sur les Amérindiens et sur la littérature religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle.

En plus de ses connaissances, Laflèche met en œuvre un sens critique, fondé sur une lecture extrêmement fouillée du texte. Laflèche excelle à repérer les moments d'hésitation de l'auteur, les ambiguïtés du texte, autant de faits qui révèlent les fondements du discours. Je pense ici à l'analyse des anachronismes (note 25, p. 161-162), ou à l'étude des «flottements temporels» (note 32, p. 180). Cette lecture, au ras du texte, si l'on ose dire, est surtout évi-





Guy Laflèche

dente dans l'analyse de la composition de la «relation». Il faudrait presque citer la totalité des notes pour rendre justice à Laflèche (notes 4, 10, 13, 26, 31, 47, 55, 56, etc., du chapitre 2).

Enfin, ce qui ne gêne rien, le souci scientifique de Laflèche ne lui interdit pas des audaces sur le plan des hypothèses. C'est ainsi que son étude de la situation matrimoniale de Couture lui permet d'inférer que ce dernier a dû contracter mariage en Iroquoisie (note 17, p. 244).

Cette approche passionnée, sinon passionnelle, du texte possède un autre mérite. Elle permet à Laflèche d'insuffler la vie au texte de Jérôme Lalemant et au passé qu'il évoque. Du bloc en apparence monolithique des *Relations* des Jésuites, Laflèche tire des portraits distincts et des personnalités arrêtées. À travers les notes du texte, Lalemant s'anime, prend vie, devient un homme aux traits précis. Il en est de même du père Jogues. Martyr sans doute aux yeux du rédacteur de la «relation», mais aussi homme qui souffre, qui rit, qui doute et qui croit. À la vérité, ce ne sont pas seulement les personnages qui prennent vie, mais tout le passé. Laflèche dépoussière tout un pan de notre histoire. D'une note à l'autre, d'un renvoi à l'autre, à travers lesquels se crée un va-et-vient constant, Laflèche confère au passé le relief de la vie.

Mais cette passion, de toute évidence, n'est pas sans poser problème. L'agressivité de Laflèche à l'endroit des valeurs que sous-tendent le «mythe» des saints Martyrs canadiens et l'exploitation qu'il a connu au Québec peut paraître suspecte. L'usage d'un terme discuté, car anachronique, pour désigner le père Lalemant («technocrate»), le découpage des textes qui réduit, en apparence, la «re-

lation» de 1647 au récit d'un martyr et qui fausse en partie la perspective d'ensemble (le martyr d'Isaac Jogues se dilue malgré tout un peu dans le texte du père Lalemant dans la mesure où les chapitres, omis dans l'édition de Laflèche, mettent en scène d'autres personnages), le refus de se placer dans la perspective métaphysique des Jésuites, par exemple lorsque Laflèche reproche au père Buteaux d'interpréter théologiquement un événement (note 30, p. 163), alors que, précisément, pour le missionnaire, le Verbe est à l'origine de tout ce qui arrive, doivent être signalés.

Plus grave, la propension de Laflèche à instruire un procès d'intention. Pour Laflèche, Lalemant, le supérieur des missions en Nouvelle-France, est «prêt à tout pour en [Isaac Jogues] faire un martyr» (p. 11). Aussi, l'homme que nous présente Laflèche ne cesse de sourire à l'annonce de la mort d'Isaac Jogues que pour montrer un visage qui «n'exprime aucune douleur, ni regret, ni angoisse» (p. 9). Inutile d'insister sur ce que ce mode d'approche a d'ambigu. Le travail de Laflèche vise à dénoncer Jérôme Lalemant et les valeurs qu'il véhicule. Pour réaliser son projet, Laflèche ne recule ni devant les phrases assassines pour condamner son adversaire («Mais avant de faire ainsi encore pis, Lalemant a déjà un mort sur la conscience : Isaac Jogues» (p. 17), ni devant les sous-entendus suggérés par les points de suspension, ni devant ce qui ressemble à une contradiction d'ordre épistémologique. En effet, tout en condamnant sévèrement Lalemant, Laflèche ne peut s'empêcher d'observer que le «martyr» appelé par les missionnaires reposait d'autant plus sur des «illusions» (note 71, p. 260) que les rapports entre Français et Iroquois

étaient fondés sur la plus absolue incompréhension, notamment dans le jeu des négociations de paix (note 33, p. 272-278). On peut alors penser que les autorités coloniales et le supérieur des missions jésuites n'évaluaient pas bien les risques de renvoyer Jogues en Iroquoisie, où il se fera tuer. Or Laflèche, au lieu de présumer innocent l'inculpé Lalemant, le charge d'un meurtre. Certes, pour Laflèche, «comprendre et expliquer ne doivent jamais être un prétexte pour justifier et [faire] accepter n'importe quoi» (p. 15), mais à l'inverse, on voit mal qu'un procès d'intention, qui fait l'économie de l'analyse des mentalités de l'époque, du mode de pensée des missionnaires, de l'organisation de la Compagnie de Jésus, ou, plus simplement, de la psychologie de Lalemant, puisse mener à une condamnation sans appel.

Ce que Laflèche reproche à Lalemant, c'est d'avoir écrit un roman (le mot est cité en exergue) qui transforme la victime d'une malheureuse stratégie coloniale mercantile en martyr de la foi. Mais Laflèche n'est pas exempt du même reproche. La présentation de la «relation» du martyr de Jogues s'ouvre sur deux pages qui, à travers le portrait chargé de Lalemant, dressé dans son attitude d'autosatisfaction béate à l'annonce de la mort de Jogues, hypothèquent la lecture à venir de toute la «relation». Comme les Jésuites, Laflèche oriente l'interprétation du discours, choisit les scènes et ne cesse d'intervenir pour imposer son point de vue. Les missionnaires s'adressaient à la «sainte curiosité» de leurs lecteurs, Laflèche, à notre sainte colère.

Peut-être Laflèche ne s'en prend-il si passionnément au «sodomosochisme» du discours hagiographique des missionnaires que parce qu'il s'y reconnaît. L'opération d'apurement des comptes avec le passé ne sert sans doute qu'à exorciser des pulsions angoissantes. Non pas celles d'un individu, mais celles de toute une collectivité. Ce qui est finalement stigmatisé dans l'ouvrage de Laflèche, c'est notre impuissance à nous, Québécois, notre stérilité, notre complaisance à notre propre endroit, notre misérabilisme savamment entretenu. Dès lors l'agressivité du discours, son terrorisme latent, alors que paradoxalement Laflèche dénonce le même trait chez les relationnaires jésuites, n'a rien d'étonnant. Il témoigne de notre aliénation. Hélas! □